

A U Ð U R A V A Ó L A F S D Ó T T I R

MISS ISLANDE

*Roman traduit de l'islandais
par Éric Boury*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

La couverture de *Miss Islande*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
Ungfrú Ísland

© Auður Ava Ólafsdóttir, 2018.

© Zulma, 2019, pour la traduction française.

Ce livre a été traduit avec le soutien de :



Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Miss Islande*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



À la mémoire de mes parents

Il y a dans le monde je ne sais combien de langages, et personne n'en est dépourvu.

Première épître de Paul aux Corinthiens

Il faut porter en soi un chaos pour pouvoir mettre au monde une étoile qui danse.

NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*

1963

Poète est un mot masculin

L'autocar de Reykjavík laisse dans son sillage un nuage de poussière. La route en terre, tout en creux et en bosses, serpente de virage en virage et on ne voit déjà presque plus rien par les vitres sales. Le cadre de la *Saga des Gens du Val-au-Saumon* aura bientôt disparu derrière un écran de boue.

La boîte de vitesses grince à chaque fois qu'on descend ou qu'on gravit une colline, et j'ai comme l'impression que l'autocar n'a pas de freins. L'énorme fissure qui traverse le pare-brise de part en part ne semble pas gêner le chauffeur. Il n'y a pas grand-monde sur la route. Les rares fois où nous croisons un autre véhicule, notre conducteur klaxonne vigoureusement. Au passage d'une niveleuse, il doit se déporter sur l'accotement où il vacille un peu. Les Ponts et chaussées ont décidé de remettre en état les routes en terre de la province des Dalir, ce qui donne aux conducteurs l'occasion de discuter un bon moment, vitres baissées.

— Je pourrai m'estimer heureux si je ne perds pas un essieu dans tous ces cahots, déclare le chauffeur de l'autocar.

Nous avons à peine quitté le village de Búdardalur,

mais en fait je suis à Dublin, l'index posé sur la page vingt-trois d'*Ulysse* de Joyce. On m'avait parlé d'un roman plus épais que la *Saga de Njáll* qu'on pouvait se procurer à la librairie anglaise de la rue Hafnarstræti. Je me le suis fait livrer à la ferme.

— *Ce que vous dites, c'est du français, monsieur ?*
demanda la vieille femme à Haines.

Il lui répondit longuement, avec assurance.

— *De l'irlandais, observa Buck Mulligan. Où il est passé, votre gaélique ?*

— *Je me disais bien que c'était de l'irlandais, répondit-elle, je reconnaissais les sonorités.*

Ma lecture avance lentement, entravée par les brinquebalements de l'autocar autant que par la médiocrité de mon anglais. Le dictionnaire est ouvert sur le siège inoccupé à côté du mien, mais cette langue est plus ardue que je ne le soupçonnais.

Je cherche un coin de la vitre qui ne soit pas couvert de boue pour regarder le paysage. N'est-ce pas dans cette ferme qu'a vécu une poétesse autrefois ? Avec cette rivière impétueuse aux eaux gris anthracite chargées de sable et de boue qui murmurait au creux de ses veines ? Ses vaches en pâtissaient, disait-on. Pendant qu'elle couchait sur le papier des amours et des destins tragiques, s'échinant à convertir les couleurs des brebis en couchers de soleil sur le Breidafjörður, elle oubliait de les traire. Or il n'y a pas pire péché que de ne pas vider des mamelles gorgées de lait. Quand elle rendait visite aux habitants des fermes voisines, elle ne voyait pas le temps passer, elle déclamait des poèmes ou se

taisait des heures durant en trempant des morceaux de sucre dans son café. Il paraît qu'en écrivant, elle entendait un orchestre symphonique. Ou qu'il lui arrivait de réveiller ses enfants en pleine nuit pour les emmener dans ses bras voir depuis la cour de la ferme le ballet des aurores boréales onduler dans le ciel noir. Le reste du temps, elle s'enfermait dans la chambre conjugale, la tête sous la couette. Elle portait en elle tant de mélancolie que, par une claire soirée de printemps, elle a rejoint les profondeurs de la rivière argentée. La perspective de manger bientôt des œufs frais de macareux moine ne lui suffisait plus, car elle avait perdu le sommeil. On l'a retrouvée dans un filet à truites près du pont. La poétesse aux ailes rognées fut ramenée sur la rive, jupe ruisselante, bas troués, le ventre gonflé d'eau.

Elle a détruit mon filet, a protesté le paysan à qui il appartenait. Ces mailles sont faites pour attraper des truites, pas pour pêcher des poétesses.

Son destin est une mise en garde. Mais en même temps, je ne connais pas d'autre femme écrivain.

C'est que les poètes sont des hommes.

J'ai compris alors que je ne devais parler de mes projets à personne.

Radio Reykjavík

Sur le siège devant moi, une femme voyage avec une petite fille qui a une fois encore envie de vomir. L'au-

tocar dérape sur les gravillons puis s'immobilise. Le chauffeur presse un bouton, la porte s'ouvre sur l'air d'automne en chuintant comme un fer à vapeur. Fatiguée, la femme emmitouflée dans son manteau de laine aide la petite à descendre en lui tenant la main. C'est la troisième fois qu'on s'arrête pour faire sortir l'enfant. Le long des routes, les paysans ont creusé de grands fossés pour drainer les champs et assécher les terres où nichent les oiseaux des marais, on aperçoit ça et là des barbelés dont on se demande quelles propriétés ils délimitent.

Bientôt, je serai trop loin de chez moi pour connaître le nom des fermes que nous croisons.

Sur le marchepied, la femme met un bonnet à la petite et le lui enfonce sur les oreilles. Elle lui tient le front pendant qu'elle vomit. Puis elle plonge la main dans la poche de son manteau et en sort un mouchoir avec lequel elle lui essuie la bouche avant de remonter dans l'atmosphère enfumée.

Je sors mon carnet, je retire le capuchon de mon stylo et j'écris deux phrases. Puis j'ouvre à nouveau *Ulysse*.

Le chauffeur vide sa pipe en la tapant contre le marchepied, il allume la radio, et les hommes se rassemblent à l'avant du véhicule. Épaules imposantes et chapeaux agglutinés, ils tendent l'oreille, c'est l'heure du bulletin météo et des annonces. Le chauffeur monte le volume pour couvrir le bruit strident du moteur, on entend *Radio Reykjavík, bonjour*, puis des grésillements. Il cherche la bonne fréquence, le son est

mauvais, mais j'entends qu'*on recherche un marin sur un bateau. Prêt à lever l'ancre.* Suivent d'autres grésillements qui englobent la voix du speaker. Les hommes retournent à l'arrière et allument leurs cigarettes.

Je tourne la page. Stephen Dedalus boit du thé tandis que le chauffeur double le tracteur Ferguson qui nous a dépassés pendant que l'enfant vomissait. *Stephen se sert une troisième tasse, une cuillerée de thé colorant faiblement le lait riche et crémeux.*

Combien de pages lui faudrait-il pour doubler le tracteur si Joyce était dans l'autocar pour Reykjavík ?

Les baleines-mères

Nous faisons une dernière halte au relais routier du Hvalfjörður. Un baleinier rentre au port avec deux cachalots plus longs que lui accrochés de part et d'autre du bastingage, leurs carcasses noires baignées d'écume. Le bateau tangue dans les vagues : comparé aux corps gigantesques des cétacés, on dirait un pauvre jouet dans une baignoire.

Le chauffeur est le premier à descendre, les passagers le suivent un à un. L'odeur qui se dégage des chaudrons de la station baleinière est insoutenable, tout le monde se précipite dans le relais routier. On y propose de la soupe d'asperges, des côtelettes panées accompagnées de pommes vapeur et de confiture de rhubarbe. Mais comme je n'ai pas encore trouvé de travail, je dois ménager mon pécule, alors je me contente d'une tasse

de café et d'une tranche de quatre-quarts. En revenant vers le car, je cueille deux poignées de myrtilles.

Un homme d'âge mûr nous rejoint à la station baleinière, il monte en dernier, observe les passagers, me repère et me demande si la place d'à côté est libre. Je retire le dictionnaire. Il soulève légèrement le rebord de son chapeau en s'asseyant. Dès que nous quittons le parking, il allume un cigare.

— Il ne manque plus que le dessert, dit-il. Nom de Dieu, qu'est-ce que je ne donnerais pas pour une bonne boîte de chocolats Anthon Berg!

Il raconte qu'il est venu dans le Hvalfjörður rendre visite à quelqu'un qui possède toutes les bon Dieu de baleines qui peuplent l'océan et qu'ils ont mangé des côtelettes de mouton.

— Ils ont dépecé cinq cents cachalots cet été. Ce n'est pas un hasard si, quand ça pue la merde, les Islandais disent que ça sent le pognon.

Puis il se tourne vers moi.

— Puis-je me permettre de vous demander votre nom, mademoiselle... ?

— Hekla.

— Rien que ça ! *Hekla s'élève, vertigineuse et limpide, vers la voûte céleste...*

Il regarde le livre que j'ai entre les mains.

— Et vous lisez de la littérature étrangère ?

— Oui.

Les marins ont hissé le premier cachalot sur le plan de dépeçage, une carcasse noire géante, grande comme la caisse d'épargne de chez moi. Au bout du quai, le

baleinier ressemble à un bouchon balloté par les flots. Des jeunes gens en blue-jeans et cuissardes s'attaquent aussitôt à la bête en brandissant d'immenses couteaux, les voilà qui l'ouvrent pour en extraire la couenne et le gras, les lames scintillent au soleil d'automne. Ils sont bientôt couverts de graisse. Les entrailles se répandent autour de l'animal, sous une nuée d'oiseaux qui tournoie, et les jeunes gens peinent à garder l'équilibre sur le sol glissant du plan de dépeçage, juste à côté des chaudrons.

— Je vois que mademoiselle regarde les garçons, déclare mon voisin. Une jolie jeune fille comme vous n'a donc pas d'amoureux ?

— Non.

— Eh bien, eh bien, les garçons ne lui courent pas après ? Même pas un petit béguin ?

J'ouvre mon livre et je poursuis ma lecture. Sans le dictionnaire.

Quelques instants plus tard, mon voisin revient à la charge.

— Saviez-vous qu'il est interdit de pêcher les femelles et que par conséquent ces garçons ne dépècent que des mâles ?

Il tapote son cigare au-dessus du cendrier fixé au siège devant nous.

— Sauf accident, ajoute-t-il.

Nous dépassons les baraquements et le dépôt de carburant de l'armée américaine. Les deux soldats en faction nous adressent un signe de la main. La route enjambe la montagne en serpentant, nous allons une

fois de plus franchir des éboulis. Enfin apparaissent les détroits de Sundin et la capitale sous le ciel rougeoyant du soir. Au sommet d'une colline rocheuse battue par les vents on construit une église consacrée à un pauvre psalmiste. Le clocher et les échafaudages sont visibles jusqu'à Kjós.

Je referme mon livre.

Lorsque nous atteignons la route qui remonte la vallée de Mosfellsdalur, nous croisons une voiture. Le chauffeur du car ralentit brusquement.

— C'est notre prix Nobel ? demande un passager.

Les autres sursautent et collent leur visage aux vitres boueuses.

— Si c'est une Buick quatre portes de 1954, alors c'est lui, répond le chauffeur. Excellente suspension et chauffage du tonnerre.

— Je croyais qu'il avait une Lincoln verte, fait remarquer un passager.

Plus personne n'est sûr de rien, certains se demandent même si ce n'était pas une femme au volant. Avec des enfants sur la banquette arrière.

Voilà huit heures que je mange de la poussière assise dans cet autocar.

Aux dernières nouvelles : Reykjavík, brouillard,
légères précipitations

Sur le parking de la gare routière du BSÍ, rue Hafnarstræti, le chauffeur descend les bagages du toit

et j'attends mon tour. La nuit tombe, les magasins sont fermés, mais je sais que nous ne sommes pas loin de la librairie Snæbjörn qui vend des livres anglais. Toute frissonnante après le voyage, je resserre mon foulard et je boutonne mon manteau.

Mon voisin de car se poste à côté de moi, il me dit qu'un heureux hasard veut qu'il siège au bureau de l'Académie de la Beauté de Reykjavík avec quelques-uns de ses bons amis, au nombre desquels l'homme à qui appartiennent toutes les bon Dieu de baleines de l'océan. Le but de cette association est d'embellir la ville et d'inculquer à ses habitants le bon goût et les bonnes manières. C'est pourquoi elle organise depuis quelques années un concours de beauté qui s'est d'abord tenu à Tívolí, le parc d'attractions en plein air de Vatnsmýri, mais qui se déroule désormais en intérieur.

— Nous ne pouvons plus nous permettre de laisser la pluie et les prévisions météo décider chaque année de la date du concours. En outre, les demoiselles s'enrhumaient au grand air.

... Enfin bref, poursuit-il, nous recherchons pour participer à ce concours des jeunes filles qui ne seraient pas fiancées et dont la silhouette serait aussi gracieuse que le visage. Je sais reconnaître la beauté quand je la rencontre, voilà pourquoi j'aimerais vous inviter à briguer le titre de Miss Islande.

Je le toise.

— Non, merci.

Il insiste.

— *Chacun de vos traits est aussi limpide qu'un jour d'été islandais...*

Il plonge la main dans la poche de sa veste, en sort une carte de visite qu'il me tend. Un nom, un numéro de téléphone, et sous le nom : homme d'affaires.

— Au cas où vous changeriez d'avis.

Il réfléchit un instant.

— Vous êtes vraiment charmante dans ce pantalon à carreaux.